

Georges Valois :

« premier antifasciste de France » ?

Portrait antifasciste et syndicaliste de Georges Valois dans les années 1930

Alfred-Georges Gressent, alias Georges Valois, est connu pour être le fondateur du fascisme français dans les années 1920. Mort en 1945 en déportation, tombé dans l'oubli après la Libération, la figure de Georges Valois revient depuis quelques années dans des réseaux proches, ou apparentés, à l'extrême-droite. On parle alors de celui-ci au travers d'éléments, utilisés bien souvent n'importe comment, et qui arrangent les auteurs. Or, Georges Valois est pour beaucoup de monde, atypique, il est l'emblème de l'alliance entre la tradition et la révolution, la synthèse de l'aspiration sociale et de l'aspiration nationale, chaque dissidence pouvant se retrouver en lui, qu'elle soit de gauche ou de droite, révolutionnaire ou réactionnaire. Il est la figure d'un certain populisme français, et nul doute que notre période actuelle est propice à de tels mouvements. La place que prend la figure de Georges Valois aujourd'hui, au travers de conférences, d'émissions de radio, de textes biographiques, historiques et politiques qui lui sont de plus en plus consacrés, ainsi que la réédition récente de plusieurs de ses livres qu'il a écrits entre 1918 et 1926 (par des éditeurs proches de l'extrême-droite), sont autant d'indicateurs qui doivent nous alerter.

Voici un article inédit : car on peut chercher, personne, jusqu'à présent, n'a vraiment essayé de dresser un portrait antifasciste du Georges Valois des années 1930. Il est facile de trouver des textes et des études sur le Georges Valois monarchiste, membre des comités directeurs de *l'Action Française*, fondateur du *Cercle Proudhon*, ou encore sur le Georges Valois fasciste fondateur du *Faisceau des combattants et des producteurs...* Mais nous ne reviendrons pas ici sur ces périodes et expériences. En revanche, à part le sérieux travail de Yves Guchet¹ sur Georges Valois, il est moins facile de trouver quelques éléments sur ses derniers engagements. Il revient donc à notre courant, syndicaliste révolutionnaire, de le faire. Non seulement parce que, visiblement, personne ne veut ou n'ose aborder le sujet, alors qu'il est utile pour tirer des leçons, mais aussi parce qu'il n'est pas rare d'entendre que le syndicalisme révolutionnaire a été la « matrice du fascisme »². Il faut donc voir cet article comme une continuité, un complément, des textes que nous avons déjà rédigés sur l'antifascisme et le fascisme³. Cet article a pour but, aussi, de proposer un contrepoids aux écrits trompeurs émanant de l'extrême-droite sur le personnage. Se pencher sur Georges Valois, qui a 50 ans passés en 1930, qui est mûr des expériences de son parcours, permet de replacer quelques vérités et tirer quelques leçons. En racontant cette période et en citant Georges Valois lui-même, nous pouvons pointer du doigt toute la contradiction des militants d'extrême-droite et des néo-fascistes qui se revendiquent aujourd'hui de lui.

1 *Georges Valois ou l'illusion fasciste*, de Yves Guchet, disponible sur persee.fr ; *Georges Valois, l'action française, le faisceau, la république syndicale*, de Yves Guchet, éd. L'Harmattan 2001.

2 Thèse (intéressante mais très discutable) répandue à partir des travaux de l'historien israélien Zeev Sternhell sur « l'origine française du fascisme ».

3 Articles sur le site des CSR, syndicaliste.com : « *Petite histoire du syndicalisme jaune* », « *Le fascisme français, analyse matérialiste du PPF de Jacques Doriot* », « *Le front unique antifasciste, SR et antifascisme de 1924 à 1926* », « *Les ardit del popolo 1921, un front uni antifasciste et prolétarien* ».

Rupture avec le fascisme : « pour parler net, il devient réactionnaire »⁴

En octobre 1925, Georges Valois quitte *l'Action Française*. Il juge l'organisation royaliste trop molle, trop intellectualiste et finit par considérer son *leader*, Charles Maurras, comme un bourgeois qui a un trop grand mépris du peuple ouvrier. S'il y a bien une ligne politique qui reste constante chez Valois au cours de son parcours atypique, c'est la lutte contre « l'Argent-Roi » et la reconnaissance de la valeur « travail » et du monde ouvrier. Valois entraîne avec lui vers le fascisme une partie des militants royalistes de *l'Action Française* en quête d'action concrète. Après plusieurs voyages et contacts avec les dirigeants fascistes en Italie, Georges Valois constate rapidement que le régime italien est loin de l'idée qu'il s'en faisait, trahissant son programme de départ en opérant un virage à droite, et en se mettant aux ordres de la grande bourgeoisie capitaliste contre le mouvement ouvrier. Le 9 janvier 1928, dans *Le Nouveau siècle*, le journal du « *Faisceau des combattants et des producteurs* », le parti fasciste de Valois, celui-ci affirme « *ou nous nous trompons fort, ou sous la pression des forces financières étrangères, le fascisme italien évolue dans le sens réactionnaire* »⁵. En 1930, dans un ouvrage intitulé *Finances italiennes*, Georges Valois se lâche contre le fascisme de Mussolini et affirme avoir été trompé par le vocabulaire socialiste et syndicaliste de ce dernier. Il reproche au fascisme d'être finalement un « régime policier, un régime ruineux parce que sans aucun contrôle de la part des gouvernés »⁶.

Georges Valois change donc sa grille de lecture car il admet s'être, non seulement trompé, mais aussi s'être fait berner, en constatant l'échec du fascisme. Face à cette nouvelle désillusion, il doit bien se faire à l'idée que la lutte des classes et la révolution socialiste sont, dorénavant, les moyens les plus réalistes de transformation sociale. En vérité, l'hésitation et même la contradiction se faisaient déjà remarquer au début de la création du *Faisceau*, au travers de son ouvrage *La Révolution nationale*, sorti en octobre 1924. Les chapitres « *Impuissance de la bourgeoisie dans le gouvernement des peuples et des États* » et « *Le lac sacré et le pays barbare* » mettent particulièrement en évidence des conditions irréalisables pour la réussite d'un fascisme qui se veut immédiat, nous allons y revenir. Dans cet ouvrage, Valois fait également part d'une certaine admiration à l'égard du bolchevisme russe, dont il n'hésite pas à reconnaître « l'héroïsme » et à le placer à égalité avec le fascisme latin, comme une « même réaction au pouvoir et à l'esprit bourgeois moderne ». Il éprouve d'ailleurs plus de sympathie pour l'épopée de Fiume⁷ que pour le régime mussolinien « *C'est à Fiume, dans le lieu où le fascisme prend naissance en réaction contre les prétentions des financiers qui veulent faire de Fiume un territoire contrôlé par la finance. L'héroïsme italien veut faire retentir à Fiume le chant latin. Il regarde le dollar dans le blanc des yeux, prend les armes contre les « croupiers de San Remo » et proclame sa loi. C'est celle des combattants. Il se donne une constitution : elle est quasi bolcheviste*⁸ » (p.159). Mais à l'inverse de Georges Sorel et d'Edouard Berth qui soutinrent dès le début la révolution russe, Valois justifiait le choix du fascisme sous prétexte que celui-ci se voulait plus « raisonnable » et plus « réaliste » pour une société occidentale composée de classes complexes, que son « frère ennemi », le communisme moscovite qui sortait tout juste du féodalisme.

La doctrine fasciste repose sur la croyance en un capitalisme à visage humain, par l'alliance du capital et du travail. C'est pourquoi le fascisme s'est toujours d'abord développé au sein des classes moyennes. Le fascisme peut d'ailleurs se résumer par « c'est la petite bourgeoisie qui passe à l'action et prend le pouvoir ». Celle-ci, frustrée de son second rôle dans le rapport de forces entre capital et

4 Georges Valois, *l'action française, le faisceau, la république syndicale*, de Yves Guchet, éd. L'Harmattan 2001, p. 256, chap. IX, La crise du Faisceau.

5 Georges Valois, *l'action française, le faisceau, la république syndicale*, de Yves Guchet, éd. L'Harmattan 2001, p. 256, chap. IX, La crise du Faisceau.

6 Ibid

7 Voir l'article sur le site des Redskins Limoges : *Fiume 1919-1920, la dernière des utopies pirates*.

8 Allusion à la *Charte du Carnaro*, mise en place par Alceste de Ambris, figure du syndicalisme révolutionnaire italien. Pour plus de précision on peut lire le livre *Alceste de Ambris : l'anti-Mussolini* de Enrico Serventi Longhi, Presses Universitaires de Rennes, 2019.

travail, se voit alors comme le centre unificateur de la société dans le conflit de classes qui oppose la grande bourgeoisie capitaliste au prolétariat exécutant. Le fascisme intervient par conséquent sous la forme d'un populisme alliant employés, ouvriers, artisans, paysans, intellectuels, commerçants et petits patrons⁹. Dans le fascisme de Georges Valois, la bourgeoisie moderne et capitaliste est clairement perçue comme un adversaire du peuple et de l'intérêt général. Mais à la différence du communisme qui veut l'abolition ou la fusion des classes sociales, le fascisme pense que la bourgeoisie peut servir le bien commun en étant mise progressivement au pas, par un État fort. Cette idée de pouvoir raisonner l'esprit mercantile bourgeois, de pouvoir faire en sorte que les capitalistes et les patrons assurent leurs obligations sociales d'eux-mêmes, de pouvoir les asseoir à la table du bien commun, sans intérêt marchand derrière la tête, était déjà présente dans le syndicalisme jaune de Pierre Biétry et dans les courants du christianisme social et du royalisme social. Ainsi, le fascisme, pourtant critique de la philosophie des Lumières, a donc en commun avec celle-ci l'idéalisme. Car l'alliance du capital et du travail, « garante de la civilisation et de l'intérêt général », n'est pas possible dans un régime capitaliste et libéral, qui plus est mondialisé aujourd'hui. C'est à ce constat que Georges Valois a l'intelligence de se résoudre au début des années 1930.

Dans son livre *L'homme contre l'argent*, sorti en 1928 et qui retrace son parcours à *l'Action Française* et au *Faisceau*, Valois atteste du caractère décidément inconciliable des différentes dissidences, qui se replient naturellement sur leurs conditions matérielles d'existence, c'est-à-dire sur des réflexes de classes : « on vit se former au *Faisceau*, deux clans, la droite militariste et socialement réactionnaire, la gauche syndicaliste et révolutionnaire » (p.238). Étonnement ? Pas vraiment... car Georges Valois a pu constater le même scénario à plusieurs reprises. Par exemple lors de l'échec du *Cercle Proudhon* quelques années plus tôt entre 1911 et 1914. La surreprésentation des monarchistes, qui n'avaient en tête que la conversion de nouvelles personnes au royalisme, et le non intérêt, voire la méfiance, des syndicalistes pour un groupe d'intellectuels bourgeois, amena l'expérience à un échec patent¹⁰. Quelques années plus tard, en 1920, avec la campagne pour des États Généraux lancée par *l'Action Française*, Valois tente le lancement d'une *Confédération de l'intelligence et de la production française*, incitant patrons et ouvriers à travailler et à militer main dans la main... ce qui n'aura pas plus d'effet, ni plus de succès. Mais on peut remonter encore avant ces expériences. L'échec des *Cercles catholiques ouvriers* créés par Albert de Mun en 1871 amenait déjà à la conclusion que les classes sociales sont bien inconciliables. Même conclusion avec l'échec de la *Fédération Nationale des Jeunes de France* de Biétry avant 1906.

A l'époque de Valois, le fascisme ne pouvait donc pas (ne le peut d'ailleurs toujours pas, et ne le pourra jamais) dépasser cette contradiction. Car, ne voulant pas brusquer, ni exproprier la bourgeoisie capitaliste de son pouvoir économique et politique, le fascisme doit inévitablement se mettre tôt ou tard aux ordres de cette même « ploutocratie » qu'il critiquait tant, s'il veut pouvoir se maintenir. C'est la leçon que Georges Valois tira en 1928, analysant l'échec du *Faisceau* et des relations avec des grands patrons comme François Coty. Valois renoue alors avec Marx¹¹ et avec ce que Proudhon disait déjà en 1865 dans *De la capacité politique des classes ouvrières*, qualifiant les classes moyennes de « minorité qui trafique ». La critique radicale (et très marxiste) que Valois entreprend alors au sujet des classes moyennes est d'une remarquable pertinence avec sa *Lettre à Marcel Déat* dans le livre *Technique de la révolution syndicale*, livre dont nous réalisons un commentaire de texte, joint à cet article.

9 Lire la brochure des CSR intitulée « *Syndicalisme contre fascisme, quelle lutte antifasciste ?* ».

10 Géraud Poumarède, « *Le Cercle Proudhon ou l'impossible synthèse* », dans Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel), année 1994, N°12, pp. 51-86, disponible également sur persee.fr

11 « *La méthode marxiste est la plus haute méthode d'analyse économique, et que c'est elle seule qui nous permet de comprendre l'événement que nous vivons* », dans *Technique de la révolution syndicale*, de Georges Valois, Éditions Liberté, 1935, p.34.

Georges Valois avec les premiers antifascistes

Georges Valois rompt avec le fascisme à l'été 1928. Il affirme que la rupture est pleinement consciente et volontaire : « *La preuve, vous la trouverez dans les sept résolutions que j'avais rédigées le 27 juin et que j'ai fait acclamer par l'assemblée, [...] et qui me servirent dans la suite à dissoudre successivement tous les faisceaux constitués en France. [...] La décision a été prise par moi, exécutée, étape par étape, parfois farouchement.* »¹² Georges Valois revient alors à ses premiers engagements. En effet, il avait commencé son parcours militant dans les milieux anarchistes proches du syndicalisme révolutionnaire naissant, fortement marqué par Fernand Pelloutier et Georges Sorel : « *Syndicaliste sorélien, socialiste anarchisant, (ce que, après tout, je n'ai cessé d'être depuis toujours)* ».¹³ Après la dissolution du *Faisceau*, Valois publie un *Manifeste pour la République syndicale*, dans lequel il fait la promotion d'un « syndicalisme intégral », mêlant communalisme, assemblées syndicales civiques et économiques. A la suite du *Manifeste*, il lance un éphémère *Parti Républicain Syndicaliste* dont la revue, « *Les Cahiers bleus* », aura une certaine portée dans les milieux intellectuels mais pas au-delà. Avec la dissolution du *Faisceau*, Valois n'a plus les capacités de peser politiquement, et ses nouvelles initiatives ne remportent pas de francs succès, mais l'aident au moins à redorer son blason auprès du mouvement ouvrier, des intellectuels, et des formations politiques de gauche et républicaines.

A peu près au même moment, Valois va rencontrer les antifascistes italiens. Le régime de Mussolini était devenu stable au milieu des années 1920, purgé des opposants. Les premiers antifascistes, qui sont de fait italiens, avaient raison quant à la vraie nature du fascisme. Le mouvement ouvrier commence à sérieusement analyser la situation à partir de juin 1923 avec la publication d'un document émanant du Conseil central de l'Internationale Syndicale Rouge et écrit par Andreu Nin, représentant catalan des *Comités Syndicalistes Révolutionnaires* espagnols. Ses analyses se diffusent au sein de la presse syndicale comme le *Bulletin de l'ISR* en France ou encore le journal de la CGT *La Vie Ouvrière*. En 1925, dans les *Cahiers du bolchevisme*, Pierre Séward, ancien membre dirigeant des *Comités Syndicalistes Révolutionnaires*, définissait le fascisme comme étant « *le capitalisme organisé pour l'offensive contre le prolétariat* ». Le constat que Valois fait du fascisme à la fin des années 1920 trouve donc écho à la présence et à l'action des antifascistes italiens exilés en France¹⁴. A côté des soucis d'intégration, ceux-ci veulent transmettre leurs expériences du fascisme et de l'antifascisme. Georges Valois, dirigeant la *Librairie Valois* (ancienne *Nouvelle librairie de l'Action Française*) qui devient une *Maison coopérative du Livre*, est l'un des premiers à publier les textes de ces antifascistes italiens, comme Pietro Nenni, Carlo Rosseli, Francesco Saverio Nitti ou encore Silvio Trentin¹⁵. Ce dernier, par exemple, fait les mêmes constats que Valois : « *Le fascisme ne fut pas seulement un ardent frémissement de jeunesse. Il fut le révélateur et le lien des intérêts de classe et fut le défenseur de la richesse avide de gain et de domination. Le fascisme réduisit la question nationale à une restauration de l'ordre économique et social. La pensée de la patrie fut assombrie par les puissants soutiens apportés aux riches, aux enrichis et aux hommes de la finance.* »¹⁶

En 1932, Georges Valois s'engage pleinement dans le mouvement coopératif. Il constitue une Compagnie « d'organisation rationnelle » dont l'objectif était de favoriser les entreprises coopératives locales en les aidant et en assurant leursancements. Aux *Cahiers bleus* succède une nouvelle publication, *Les Chantiers coopératifs* ("hebdomadaire de culture et d'organisation"). Et c'est dans le sud-ouest, notamment dans l'Aquitaine et le Midi-Pyrénées où des antifascistes italiens exilés s'étaient concentrés, que Valois va mettre en place des coopératives. La section du *Parti Républicain Syndicaliste* est d'ailleurs particulièrement active à Toulouse. Les exilés italiens avaient monté dès

12 *Technique de la révolution syndicale*, de Georges Valois, éditions Liberté, 1935, page 16.

13 Ibid, page 22.

14 On peut se reporter à l'ouvrage bien documenté de Carmela Maltone *Les antifascistes italiens dans le Sud-Ouest 1924-1940*, presses universitaires de Bordeaux.

15 Notice biographique de Georges VALOIS rédigée par Philippe Olivera dans *Le dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier* (maitron.fr)

16 *Silvio Trentin de Venise à Toulouse, une vie en résistance*, article du 19 août 2019 de Alain Raynal dans *l'Humanité*.

1923 des coopératives sous contrôle syndical partout où ils étaient, dans le bâtiment, l'agriculture, les travaux publics, l'édition. Valois veut contribuer à l'édifice, en mettant sur pied une *Société de valorisation du Comminges* (1929) et une *Société immobilière et touristique de Saint-Gaudens* (1930), toutes deux en étroite relation avec les coopératives italiennes comme la *Coopérative ouvrière du Comminges*, dont le responsable était Dino Bacci¹⁷, architecte de profession.

En 1928, lorsque Valois tourne le dos définitivement au fascisme et à l'extrême droite, il n'est donc pas l'un des premiers antifascistes en France, même s'il s'est vanté de l'être quelques années plus tard. Cependant, quand on met en parallèle son changement radical de position avec le basculement progressif, en France, d'une partie de la gauche, de l'extrême-gauche et de fractions syndicales entre 1930 et 1940 vers le fascisme, puis vers le collaborationnisme¹⁸, il faut bien reconnaître que Valois est parmi les premiers à mesurer le danger et à en alerter dès le début des années 1930. Il alerte particulièrement les organisations de gauche et syndicales de la possibilité de basculement interne, c'est-à-dire de leurs cadres dirigeants et de leurs militants vers le fascisme. Ces basculements se confirmeront et ses prédictions se révéleront être justes, alors que personne n'y croyait vraiment ou n'y prêtait attention. Avec un regard contemporain, l'honnêteté de Valois dans son engagement antifasciste et son retour au socialisme peut difficilement être remise en doute, car il va précisément à contre-courant d'une société française en voie de fascisation, au milieu des années 1930. Nombre de militants allaient alors du socialisme au nationalisme, alors que Valois faisait le chemin inverse. Mais à l'époque, des militants syndicalistes révolutionnaires, socialistes, communistes et anarchistes ont, à juste titre, du mal à digérer son parcours et son passé, c'est le cas par exemple de Daniel Guérin qui le fait savoir dans *La Révolution Prolétarienne* du 25 décembre 1935¹⁹.

Retour au socialisme : de la liaison pivertiste à la Résistance

Une seconde chance est pourtant donnée à Georges Valois, et pas par n'importe qui, ni par n'importe quel groupe. En effet, en octobre 1935, Georges Valois demande son adhésion à la SFIO (ancêtre du Parti Socialiste) par le biais de la 15ème section, correspondant au quinzième arrondissement de Paris. Après étude de la demande (Georges Valois ayant envoyé une lettre au secrétaire de section qu'il connaissait de renom), la section socialiste accepte l'adhésion. Cette information a son importance car, tant du côté des universitaires ayant travaillé sur Valois que du côté des militants d'extrême-droite qui se réfèrent encore à lui, cet épisode n'a jamais suscité plus de précisions, l'information ne semblant pas mériter que l'on s'y attarde.

Et pourtant, des précisions s'imposent : Georges Valois, ancien chef du fascisme en France, ancien membre des comités directeurs de *l'Action Française* et fondateur du *Cercle Proudhon*, demande son adhésion à la section socialiste la plus révolutionnaire et la plus antifasciste du parti ! En effet, la 15ème section est dirigée par Marceau Pivert²⁰, figure emblématique de la tendance « *Gauche Révolutionnaire* » au sein de la SFIO et chef de file des *TPPS* (« Toujours Prêts Pour Servir »). Véritable adhésion idéologique à cette tendance ou hasard de la proximité géographique, nous ne savons pas. Toujours est-il que la demande de Georges Valois d'adhérer à la SFIO, dans la quinzième section, coïncide avec le moment où se crée la tendance *Gauche Révolutionnaire*, entre septembre et octobre 1935. Les axes de la plate-forme constitutive sont : « la défense antifasciste et l'offensive contre le capitalisme », « pour un front populaire de combat », « pour une milice populaire et des comités de salut public », « contre la guerre et l'union sacrée », « pour la libération des peuples coloniaux » et « pour l'unité organique et révolutionnaire ». Nombre de ces points correspondent, à ce moment-là, à la

17 Carmela Maltone *Les antifascistes italiens dans le Sud-Ouest 1924-1940*, presses universitaires de Bordeaux.

18 Communistes de Jacques Doriot, néo-socialistes de Marcel Déat, syndicalistes réformistes de René Belin, pacifistes de gauche s'alliant à Pétain et Laval pour sauver l'armistice et la « paix », etc.

19 Numéro consultable sur Gallica.

20 Pour en savoir plus : *Marceau Pivert, socialiste de gauche*, de Jacques Kergoat, éditions de l'Atelier, 1994.

pensée de Georges Valois, comme peut en attester son livre *Technique de la révolution syndicale* sorti à l'été 1935. Ce livre marque d'ailleurs l'apogée de sa pensée, proche du syndicalisme révolutionnaire, laquelle ne changera plus désormais.

Précisons aussi un autre point intéressant. Les *TPPS* (évoqués plus haut) forment le service d'ordre de la *Fédération de la Seine - SFIO* et servent surtout d'équipes d'actions antifascistes dans la rue. Ils s'attaquent aux locaux, aux rassemblements et aux équipes actives de l'extrême-droite (*Croix-de-feu, Camelots du Roi, Francistes*, etc.). La ligne défendue publiquement par les pivertistes, au moment de la demande d'adhésion de Georges Valois, est celle de l'autodéfense prolétarienne, de la préparation à l'affrontement (physique) avec l'extrême-droite et de l'armement du prolétariat face à la montée du fascisme²¹. Ce qui est donc remarquable avec cette anecdote, c'est que, malgré le lourd passé et parcours de Valois, les pivertistes lui laissent une chance de rejoindre leurs rangs. Cette validation ne sera néanmoins pas de l'avis du Conseil Fédéral de la *SFIO* qui examine rapidement ce dossier très « polémique », et impose la désaffiliation du nouveau venu au motif d'articles que Valois a écrit contre Jean Jaurès en... 1912. On comprend néanmoins pourquoi, dans l'extrême-droite aujourd'hui²², cet épisode n'est jamais évoqué en profondeur. On mesure aussi le chemin parcouru par Georges Valois.

Mais le lien avec les pivertistes ne semble pas être rompu. Fin 1936, Georges Valois milite activement pour l'intervention française en Espagne, pour soutenir les républicains et anti-franquistes espagnols contre le soulèvement militaire et national-catholique de Franco. Valois analyse géopolitiquement l'avancée du bloc réactionnaire formé par les gouvernements allemand, italien, portugais et espagnol. Il est parmi les premiers à alerter sur le fait que la guerre d'Espagne est le premier acte d'une guerre mondiale qui se profile, et à laquelle il faut se préparer. Mais la gauche pacifiste au pouvoir croit en une amélioration de la situation, et ne veut surtout pas perturber l'équilibre des forces internationales qu'elle croit stable. Critiquant l'inaction du gouvernement Blum, il parlera même de trahison des chefs socialistes français, et ce, tant d'un point de vue de la politique extérieure que de la politique intérieure du *Front Populaire* qui rampe devant le grand capital et les directives des Nations libérales. Critique partagée par les pivertistes. Après tout, « la paix est l'œuvre des combattants » disait Valois dans *La Révolution nationale* en 1924. Un point de vue qu'il garda, même en étant devenu antimilitariste.

D'ailleurs, un jeune militant de la *Gauche Révolutionnaire* va se lier d'amitié avec Georges Valois à cette époque, il s'agit de Roger Maria. A 19 ans, lecteur de Proudhon, de Sorel et de Marx, cet ancien responsable des *Étudiants socialistes révolutionnaires* quitte la *SFIO* dès les débuts du *Front Populaire* pour rejoindre la *CGT* réunifiée. Cette dernière a montré sa puissance retrouvée lors des grèves de 1936. En février 1937, il adhère au Mouvement coopératif *Nouvel Age* créé par Georges Valois en 1934, qui se fixe comme ligne principale la dénonciation de la domination des trusts et de la finance²³. Il écrit régulièrement dans le journal qui porte le même nom que le mouvement, et devient correspondant de guerre en 1939 en tant qu'engagé volontaire (par conviction antifasciste). Georges Valois part pour le Maroc suite à l'invasion de la France par l'Allemagne nazie en 1940. Il y sera arrêté en 1941 en raison d'une activité clandestine, placé à la prison de Meknès puis rapatrié en France pour être emprisonné à la prison de Clermont-Ferrand. Jugé puis acquitté, il vit dans l'ancien hôtel du Val-d'Ardières (dans le Rhône) avec sa femme. Valois s'occupe d'un projet de société coopérative et fait parvenir clandestinement des publications. Roger Maria, avec qui il était resté régulièrement en contact, devient le secrétaire permanent de *Nouvel Age* et vient vivre avec le couple Valois.

21 Pour en savoir plus : *Tenir la rue, l'autodéfense socialiste 1929-1938*, de Matthias Bouchenot, éd. Libertalia, 2014.

22 Les deux principales références d'extrême droite viennent de Jean-Claude Valla, qui évoque le « glissement vers l'extrême gauche » de Valois qui « curieusement, se rapproche du trotskiste et pacifiste Marceau Pivert », dans l'avant-propos à *Georges Valois, de l'anarcho-syndicalisme au fascisme* ; et Alain de Benoist qui y fait allusion dans son sérieux ouvrage *Edouard Berthoulet ou le socialisme héroïque*, mais n'ira pas plus loin que l'évocation du nom de Marceau Pivert dans le « parrainage » d'adhésion de Valois (p.221).

23 Notice biographique de MARIA Roger, rédigée par Claude Willard dans *Le dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier* (maitron.fr)

Correspondant avec des réseaux de Résistance, il entretient des relations avec des chefs de réseaux comme Amédée Dunois pour les socialistes. Le lieu de résidence des Valois sert d'état-major au journal et au réseau *Après*, rattaché en juin 1942 au NAP (Noyautage des Administrations publiques), à *Combat* et à *Franc-Tireur*, diffusant tracts et informations aux sympathisants de ces mouvements, et se chargeant de la transmission de publications clandestines.

Sur dénonciation, Roger Maria est arrêté au Val-d'Ardières par la Gestapo, le 18 mai 1944, en même temps que Georges Valois. Ils subissent des interrogatoires brutaux, mais ne révéleront rien. D'abord internés à Lyon (à la prison de Montluc), ils sont déportés au camp de concentration de Neuengamme. Avec l'avancée de l'armée américaine qui traverse le Rhin début avril 1945, l'évacuation et le transfert de plusieurs camps se font à marche forcée. Alors qu'une partie des déportés sont exécutés au lance-flammes dans la grange de Gardelegen (1016 morts), Roger Maria parvient miraculeusement à s'échapper. D'autres sont évacués au camp de concentration de Bergen-Belsen où Valois avait déjà été transféré quelques mois avant et où il était mort le 18 février 1945, ainsi que plus de 70.000 autres déportés. Roger Maria, rescapé, portera la mémoire de Georges Valois et poursuivra les combats sociaux de ce dernier à la Libération.

Les enseignements de Georges Valois

Alors, oui, on peut à la fois être antifasciste et lecteur de Georges Valois. Suivre Georges Valois, le lire, étudier et analyser son parcours en entier, c'est non seulement avoir un témoignage historique pour comprendre l'époque, mais c'est surtout tirer des leçons et des enseignements forts utiles pour aujourd'hui. Georges Valois démontre que les militants d'extrême-droite, tout en trompant et en mentant aux autres, se trompent et se mentent à eux-mêmes. Pour la plupart, ce sont des idéalistes bourgeois avec une rébellion de façade et un projet creux. Valois a réussi à se faire une raison, ce qui n'est visiblement pas le cas de ceux, à l'extrême-droite, qui se réclament encore de lui. Valois nous transmet une expérience et un message. Il passe du fascisme à l'antifascisme, du nationalisme à l'internationalisme, du royalisme au républicanisme, du corporatisme de collaboration de classe au syndicalisme de lutte de classe, de la restauration monarchique à la révolution nationale pour arriver finalement à la révolution sociale. Valois n'est donc pas la figure de « synthèse » du nationalisme et du socialisme, il est au contraire le symbole de l'incompatibilité des deux, du basculement de l'un à l'autre. « Apprendre de ses erreurs » est donc la maxime qui colle le mieux au parcours de Georges Valois. Une qualité et une vertu qui se font rares aujourd'hui, encore plus quand il s'agit d'apprendre des erreurs des autres.

Quel que soit le bord politique, l'organisation, il est aujourd'hui rare de tirer des bilans, de tirer des leçons et des enseignements des faits. A l'ère des réseaux sociaux et du développement d'un « Moi je », toujours plus narcissique et sensible, le débat et l'échange sont devenus difficiles, tout comme la critique et surtout l'auto-critique. En découle une société où le conflit devient la norme et où le ressentiment est devenu automatique et permanent. Le parcours de Georges Valois apporte un autre enseignement que celui qui dévoile les tromperies des divers courants d'extrême-droite. Le passage du fascisme à l'antifascisme militant chez Valois n'a été possible que parce qu'il fut accepté, pardonné par les antifascistes de l'époque, on lui laissa une chance. Chance qu'il saisit et qu'il ne trahit pas. Le combat antifasciste est rythmé depuis toujours entre un temps pour la discussion et un temps pour la confrontation. Bataille des idées et bataille de territoire. Or, il semble que depuis des années, seul compte le temps de la confrontation. Nous n'essayons plus de convaincre par la bataille des idées, nous voulons tout de suite faire mal, exclure et blesser, nous ne voulons plus construire mais détruire, avec des jugements parfois très discutables qui plus est. De tout bord, la mauvaise foi, l'amalgame et le mensonge se sont substitués à la quête de vérité, à l'analyse des faits et à la confrontation des données. Or, la fermeté sur ce que l'on pense, croit, sait, n'empêche pas nécessairement un temps de discussion. Dans le cadre de l'antifascisme, ce texte peut contribuer au temps de discussion, de débat, car le

parcours de Valois démontre que « notre camp » a au final raison et que notre cause est juste. Vaincre l'ennemi sans combattre ne veut pas dire que nous ne sommes pas pour autant des combattants. Mais faire basculer l'ennemi sur ses positions et à sa cause, tant que c'est possible, est une plus belle victoire encore que de le réduire au silence par la force.

Mathieu ROUGIER

Ouvrier, militant CGT et CSR

Avril 2020